

	Séité André : Né le 20-10-1834 à Roscoff ; 1859, prêtre, instituteur à Saint-Evarzec ; 1862, vicaire à Lanmeur ; 1873, recteur de Saint-Urbain ; décédé le 1-09-1916. Enterré à saint-Urbain (transfert des cendres à l'ossuaire communal en 2005). Étude : <i>Semaine religieuse de Quimper et Léon</i>, 1916 p. 611-612.
--	--

Le touchant avis d'enterrement qui annonçait la mort de M. l'abbé André-Marie Séité, recteur de Saint-Urbain, « où il était depuis plus de quarante et un ans... de la part de sa famille et de tous ses paroissiens sans exception qui le vénéraient à juste raison », résume en quelques mots la belle et longue vie qui vient de s'éteindre. Le dernier mot, d'ailleurs, dans sa concision, disait tout : « *Fidelis servus* ».

Ce fidèle serviteur, le bon Recteur l'a été jusqu'à la fin, devant Dieu et devant les hommes. Le jeudi, il dit la sainte messe ; à 6 heures du soir, il était à son confessionnal, l'air bien portant et serein comme de coutume ; moins de vingt-quatre heures plus tard, le premier vendredi du mois, après quelques heures de souffrances qui ne l'avaient pas effrayé lui-même, il s'endormait tout à coup, doucement, dans le Seigneur. M. l'abbé Stanislas Conseil, son jeune et dévoué compagnon depuis quelques semaines, avait pu lui administrer les derniers sacrements.

Né à Roscoff, le 20 Octobre 1834, M. Séité allait, dans quelques semaines, achever sa 82^e année, réalisant la prédiction faite par son condisciple M, Le Duc, au jour de son jubilé sacerdotal : il a été le dernier de son Cours. Au lendemain de son ordination, il fut nommé instituteur à Saint-Evarzec, puis vicaire à Lanmeur. Ce fut son seul vicariat, comme Saint-Urbain devait être son seul rectorat.

Il n'aimait pas le changement, mais il acceptait avec une admirable égalité d'âme et d'humeur les épreuves que Dieu lui envoyait. On put le constater, lors de l'incendie de sa chère église, le 14 Novembre 1904 ; ceux qui le virent, au milieu des ruines fumantes, tenir en pleurant les débris calcinés du ciboire, disaient : « M. le Recteur ne restera pas » ! Il resta courageusement, dans le hangar qui servit de chapelle provisoire, et eut la joie de voir rapidement son église renaître de ses ruines. Plus tard, son énergie ne se démentit pas. Au moment de la Séparation, il se laissa expulser de son presbytère. Enfin, dans la terrible tourmente de la guerre, qui le laissait tout seul, sans l'actif et dévoué vicaire qu'il avait depuis huit ans, il fit l'admiration de tous par son énergie. Il trouvait tout simple ces journées du dimanche, dont tout le poids retombait sur lui : longues stations au confessionnal, services à chanter, célébration des deux messes, sans jamais rien omettre du prône. Par tous les temps, il s'en allait à trois ou quatre kilomètres confesser les malades, leur porter le Bon Dieu, chercher les enterrements ; vers le 15 Août, quand le médecin lui avait ordonné un peu de repos, il se levait la nuit pour aller à la campagne, par des chemins difficiles, administrer un de ses paroissiens. Il n'avait qu'un mot, quand on voulait le plaindre : « C'est mon devoir ».

Son meilleur délassement était de s'asseoir dans son jardin, à l'ombre de l'église, un livre à la main ; il s'enthousiasmait pour les auteurs classiques. Son esprit avait gardé toute la fraîcheur de la jeunesse : il aimait la musique et les *Vies* de Saints ; ainsi, quelques semaines avant sa mort, il lut, avec ravissement, le petit volume de Camille Belleigüe sur Pie X, le saint Pape qui a été curé de campagne. Sur son lit de mort, la comparaison qui avait été faite tant de fois frappait tous ceux qui prièrent près de lui : c'était le Curé d'Ars, avec la paix de l'éternité. Il semblait que ses lèvres s'étaient fermées en murmurant comme dans les vers du pieux vieillard publiés récemment dans la *Croix* : « Seigneur, il est temps de nous voir » !

Semaine Religieuse de Quimper et Léon, 22 Septembre 1916, p. 611.